

Traverser le XX^e siècle chinois

[Le Monde des Livres](#) | 26.01.2017 | Par François Bougon

A la mort de sa compagne, Rao Pingru a raconté et dessiné soixante ans de vie commune. D'abord destiné à leurs petits-enfants, ce récit est devenu un livre.



« La cérémonie du mariage a eu lieu [en 1948] dans la salle de réception du Grand Hôtel du Jiangxi. Au centre de l'estrade se tient l'officier de mariage, Hu Jiafeng, alors gouverneur de la province. A sa gauche se trouve l'hôte, mon père, et à sa droite le maître de cérémonie. Mon cousin Dazheng, qui avait alors 16 ans, était le garçon d'honneur, et la demoiselle était ma cousine Daxin, alors âgée de 14 ans. » Dessin de Rao Pingru, extrait de « Notre histoire ».

Notre histoire. Pingru et Meitang (Pingru Meitang : wolia de gushi), de Rao Pingru, traduit du chinois par François Dubois, Seuil, 360 p., 23 €.

Elle a été pour lui un ancrage dans un monde en furie. Elle s'appelait Meitang – un prénom composé avec deux caractères signifiant « beauté » et « prunier » ; lui, c'est Pingru – qu'on pourrait traduire par « tel la paix ». Tous deux sont nés dans les années 1920 en Chine. Un couple ordinaire, qui a traversé un XXe siècle extraordinaire. Ils se sont connus très tôt, car leurs familles étaient liées, mais l'amour n'est venu que progressivement. Leur enfance s'est déroulée dans un pays sur le déclin et en ébullition, pendant la brève République de Sun Yat-sen, avant l'invasion japonaise et la guerre civile entre les nationalistes de Tchang Kaï-chek et les communistes de Mao Zedong ; leur vieillesse a connu le renouveau de la Chine après les affres du maoïsme.

Un nonagénaire vif et dynamique

Le 19 mars 2008, après soixante ans de vie commune, la perte de Meitang, décédée d'une insuffisance rénale, cause à Pingru une grande douleur. Il a tenté de l'apaiser en consignait ses souvenirs, à la fois par écrit et sous forme de dessins. « **Je l'ai fait pour mes petits-enfants. Ce qui est le plus précieux et le plus important, ce ne sont pas les richesses dont ils peuvent hériter, mais le témoignage que je peux leur laisser. Je ne pouvais pas raconter à chacun l'histoire de la famille, c'était plus simple d'écrire et de dessiner. Les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas forcément le temps de lire, c'est pour ça que j'ai également utilisé l'image** », déclare au « Monde des livres » ce nonagénaire vif et dynamique, lors de son récent passage à Paris.

Une de ses petites-filles a fait circuler quelques-uns de ces dessins, dont celui représentant le mariage de Meitang et Pingru en 1948 (**ci-contre**). Ils ont atterri sur des blogs et attiré l'attention des médias. Les reportages se sont multipliés, tout comme les propositions des maisons d'édition. En 2012, quatre ans après la mort de son **airen** (sa « bien-aimée »), le musée personnel de Rao Pingru – rassemblé dans une vingtaine de cahiers – s'est transformé en livre et l'artiste est sorti de l'ombre : « **Je ne m'attendais pas à tout ça, je ne suis pas écrivain. Je ne comprends toujours pas ce qui m'arrive.** »

Camp de rééducation

Ce sont des Mémoires à deux : **Notre histoire. Pingru et Meitang**, tel est le titre en français. Le chinois est plus précis lorsqu'il s'agit de l'intimité : le « nous » employé (**wolia**) est plus restreint, moins collectif, il se réduit à l'espace du couple et au terrain du face-à-face. Un « nous deux » qui, en France, renvoie au célèbre magazine de cœur et de romans-photos des années 1950. Mais ce « nous deux » à l'eau de rose n'a rien à voir avec celui de Pingru et de Meitang. Ils eurent au contraire une vie pleine d'épines : dans sa jeunesse, Pingru fut enrôlé dans l'armée. D'abord pour se battre contre les Japonais, puis contre les communistes. Ce passage par les troupes nationalistes provoquera sa perte en 1958 : classé du côté des ennemis, il fut envoyé dans un camp de rééducation par le travail. « **On ne m'a jamais donné de raison, mais je n'avais commis aucun crime.** » De son côté, Meitang dut se battre contre les privations...

Il se dégage de ces Mémoires un parfum de nostalgie, renforcé par l'objet lui-même. L'édition française a conservé le rouge chinois traditionnel de l'original – choix du graphiste Zhu Yingchun, l'un des plus connus en Chine. « **L'idée, c'était que le livre ressemble à notre Pingru, qu'il soit chaleureux, simple, sans fioritures, et généreux, tout en étant traditionnel et classique** », a expliqué l'éditrice Yin Muyun au site chinois d'Amazon, après la publication de l'ouvrage en 2013.

La grâce du geste d'Hergé

Pour la peinture, Rao Pingru avait un don. Il n'a pas pris de cours, mais, depuis tout jeune, aimait dessiner figures et idéogrammes. On entre ici dans un empire de signes, écriture, dessins avec encre, aquarelle et calligraphies. Un lecteur chinois pense aux toiles paysannes de Jinshan, près de Shanghai ; le Français, sans doute, aux vignettes de **Tintin et le Lotus bleu** (1936).

On retrouve en effet la grâce du geste d'Hergé dans cette ligne claire teintée de naïveté, décrivant les moments anodins qui tissent les vies. Comme ce passage, qui se déroule en 1949 dans un restaurant d'une bourgade de la province du Jiangxi : « **Beaucoup de petits riens laissent sans raison particulière une profonde empreinte dans le cœur des gens ordinaires comme nous, devenant avec le temps des souvenirs d'une valeur inestimable. Le restaurant "Au camphrier" du bourg de Zhangshu était de ceux-là : jusque dans les dernières années de sa vie, Meitang l'évoquait parfois avec moi.** » Les mets sont en effet très présents et si leurs descriptions, accompagnées d'illustrations, font venir l'eau à la bouche, leurs noms entraînent à la rêverie poétique, comme ce « canard à eau fripée », un plat végétarien.

Finalement, ce livre inespéré l'aura mené à Paris. A 94 ans, veuf, cet habitant de Shanghai découvre la ville que les Chinois considèrent comme la capitale du romantisme. Et quel plus beau cadeau pour son amour défunt que cette version en français (magnifiquement servie par la traduction de François Dubois), la langue de l'amour ?

Critique. Le récit d'une fidélité amoureuse

Notre histoire raconte la vie, la rencontre, les infortunes et la réciproque tendresse de Pingru, l'auteur, né en 1922, et de Meitang, sa femme, disparue il y a presque dix ans. Deux destins simples, mais qui ne furent guère épargnés, s'exposent dans ce récit intime en texte et en images, formant une « autobiographie à deux » – un genre nouveau et d'un charme infini – qui se déploie dans les interstices de la grande histoire du XX^e siècle chinois.

A l'encre et à l'aquarelle, dans un style naïf, Pingru évoque d'abord la vie d'avant le mariage, et en particulier le moment où il s'engage dans l'armée nationaliste pour défendre son pays face aux Japonais. Ses cinq années de combats figurent parmi les pages les plus passionnantes. « **Je levais la tête vers le ciel clair, sillonné de légers nuages, puis parcourus des yeux les montagnes si vertes alentour. C'est alors qu'au milieu du feu des explosions, je me dis, serein : peut-être cet endroit sera-t-il mon tombeau ? Un ciel bleu, des nuages blancs, des montagnes luxuriantes, c'était un bel endroit pour mourir.** »

Il n'en sera rien. Il allait pouvoir épouser Meitang, puis repartir à la guerre, civile cette fois. Après la victoire des communistes, il est victime d'une purge politique et envoyé dans un camp de travail. La séparation d'avec Meitang durera vingt-deux ans. Les autorités incitent cette dernière à divorcer (« **marquer clairement les limites** », en langage communiste). Elle refuse. Jamais dans la complainte, malgré les cicatrices, toujours dans la tendresse et l'émotion, le livre est le récit de cette fidélité amoureuse, par-delà la perte de l'être aimé. **Fr. Bo.**

[Lire un extrait](#) sur le site des éditions du Seuil.

Rencontre. Rao Pingru est au Festival d'Angoulême, avec Christophe Ono-Dit-Biot. Théâtre - Studio, vendredi 27 à 10 h 30.